COMMENT NOTRE DÉSIR DE PAIX SUITE À L'HORREUR DE LA GUERRE DES TRANCHÉES A CÉDÉ LA PLACE À UN VIMYISME INSIPIDE

JAMIE SWIFT

Jamie Swift vit à Kingston et il est l'auteur de nombreux ouvrages sur les affaires publiques canadiennes. Son livre le plus récent est *Warrior Nation : Rebranding Canada in an Age of Anxiety*. Il enseigne à la Queen's School of Business.

Comme nombreux anciens combattants, Harold Innis ne parlait pas beaucoup de sa guerre. Il s'était enrôlé comme simple soldat à cause de ses convictions baptistes, mais la guerre brisa sa foi. Une grave blessure à la cuisse causée par un obus avait forcé l'artilleur et vétéran de Vimy à quitter le combat.

Son intérêt envers le travail sur le terrain amena Innis à parcourir les parties les plus reculées du pays durant les années 1920, enrichissant l'histoire économique du Canada avec de nouvelles façons de comprendre le commerce des matières premières. Ses importantes études et ses subséquentes analyses des communications ont fait de Innis l'un des plus influents intellectuels que le Canada ait jamais produits. Même si les cérémonies se déroulaient à quelques pas de son bureau, Innis n'assista aux événements du jour de l'Armistice (plus tard, jour du Souvenir) qu'une seule fois, lorsqu'il donna une présentation à propos de la Grande Crise des années 1930 à l'Université de Toronto.

Innis vécu avec les séquelles psychologiques de la Grande Guerre jusqu'à sa mort en 1952. Le sous-titre apparaissant sur la biographie écrite par John Watson est *The Dark Vision of Harold Innis* (la sombre vision de Harold Innis — la photo du soldat Innis avec son casque d'étain apparaissant sur la couverture est presque aussi triste que la statue « Le Canada en deuil » de Walter Allward sur le Mémorial de Vimy). Innis était un intellectuel qui avait grandi à l'époque où les récits de G.H. Henty et de Rider Haggard exhortant la gloire de l'empire étaient populaires parmi les jeunes hommes de la fin de l'ère victorienne du Canada. Ces jeunes hommes avaient absorbé ces récits sur les bancs d'école, ces récits qui racontaient l'histoire de grands hommes qui parcouraient de vastes terrains en réalisant des

actes de bravoure monumentaux. Ces hommes participaient dans la création de nations en venant à bout de peuples autochtones, qui étaient alors systématiquement qualifiés de « sauvages ».

Innis allait développer une compréhension différente des forces qui façonnent les nations. Et il avait des opinions claires à propos de la Grande Guerre. Au moment où il se trouvait sur son lit de mort, le vétéran s'était confié à un ami proche, le journaliste George Ferguson, à propos de la guerre.

[traduction] « Il considérait la guerre comme l'ultime obscénité » se rappelle Ferguson. « Il me parla de la guerre pour la première fois durant les derniers mois de sa vie… Tout ce qu'il arrivait à dire à ce sujet touchait à l'horreur de sa performance… le plus qu'il pensait à la chose, le plus qu'il voyait ces jeunes hommes se faire détruire, ces hommes qui auraient pu dédier leurs vies à des choses infiniment plus utiles. Et il s'exprimait avec une telle amertume… une amertume que je n'ai jamais vu chez un autre homme… une amertume envers la chose à laquelle il avait *lui-même* prit part… Par Dieu, il en était venu à des conclusions assez violentes à ce sujet… au sujet de l'idée même de la guerre. »

Certaines idées véhiculées par des Canadiens quelques cinquante années plus tard, nous pouvons aisément le spéculer, aurait complètement bouleversé Harold Innis. Cette notion, constamment ébruitée par les journalistes, politiciens, enseignants et plusieurs autres décideurs, que la Première Guerre mondiale — et en particulière la bataille à Vimy — est le moment fondateur de la nation canadienne aurait atterré Innis. L'idée que le Canada s'est formé sur les champs de bataille d'Ypres à Mons. Que nous devrions revenir à la révérence envers les vaillants soldats de l'ère victorienne et que nous devrions nous souvenir d'eux comme s'ils étaient les véritables fondateurs de notre nation. Que la Première Guerre mondiale était effectivement une « grande » guerre — qu'elle a été une victoire pour la démocratie, la civilisation, la liberté.

Ceci est du « Vimyisme », une forme virulente de patriotisme militaire qui obscure la réalité de la Grande Guerre. Le Vimyisme émergea comme récit officiel lorsque ceux qui avaient des souvenirs directs et personnels de l'ampleur de la tragédie de la guerre n'étaient plus en vie. Le deuil et la tristesse de la période d'après-guerre — ainsi que la colère, comme celle de Innis — ont été remplacés par quelque chose de très différent. L'horreur de la guerre s'est fait envelopper par une gaze de soldats chevaleresques et de certitude patriotique.

Un éminent historien de guerre s'est senti à l'aise, en 2006, de qualifier au passage la bataille de Vimy comme le [traduction] « moment où le Canada a atteint sa maturité ». En 2007, lors du quatre-vingt-dixième anniversaire de la bataille, un ancien rédacteur en chef du *Canadian Military Journal* a publié un livre intitulé *Valour at Vimy Ridge : Canadian Heros of World War I*. Celui-ci comprenait une dose de mythologie vimyiste. « La légende veut que, lorsqu'un officier français a eu vent de la victoire, il ait répondu « C'est impossible ! » Mais lorsqu'il apprit que c'était les Canadiens qui avaient capturé la crête de Vimy, il aurait ensuite ajouté, « Ah ! Les Canadiens ! C'est possible ! »

Lorsque le gouvernement canadien a dévoilé le monument restauré de Vimy cette année-là, l'événement a été accompagné par un assaut de trois

jours de rétrospectives sur Vimy. [Traduction] « La fierté restaurée d'une nation », se trouvait en manchette du quotidien *Ottawa Citizen*. [Traduction] « Une nation « fière » à l'honneur » écrivait le *National Post*. La journaliste de l'antenne CBC, Adrienne Arseneault, a contribué à la couverture de consécration en direct d'Arras, un endroit important pour le tourisme militaire (le reportage a ensuite été distribué sous format DVD de 90 minutes). « Promenez-vous dans les rues et vous aurez une idée des anecdotes et des histoires qui se transmettent depuis des générations. Par exemple, il y a l'histoire d'un soldat français qui, lorsqu'il avait appris que Vimy s'était fait prendre, s'était exclamé : [traduction] « Non, c'est impossible ! » Mais lorsqu'il a ensuite appris que Vimy a été pris par les Canadiens, il se serait alors exclamé « Oh ! Les Canadiens. Alors, c'est possible ! » »

Le reportage de Mme Arsenault comprenait des images de Canadiens se promenant à Arras avec des bannières où on pouvait lire « Préservons les souvenirs de nos soldats »

Mais à *quels* souvenirs font-ils référence ? À l'intention de qui veulent-ils les préserver ? Pourquoi ?[1]

En 2014, lors du centenaire du début de la guerre, la vénérable revue *Canadian Geographic* a publié une édition en papier glacé qui exposait les cent façons par lesquelles la Grande Guerre « a formé le Canada. » Les éditeurs ont décrit Vimy comme « Une bataille qui nous a unis ». Cependant, il suffit de faire une simple visite du Mémorial de Vimy pour s'apercevoir que parmi les noms des soldats canadiens tués en France dont les corps n'ont jamais été retrouvés (ces soi-disant soldats « disparus ») se trouvent une quarantaine d'hommes qui portent le nom de Taylor. Et pourtant, il n'y a qu'un seul Tremblay. L'article ne mentionnait la circonscription qu'au passage. La revue populaire a consacré autant d'espace aux « femmes qui jouent au hockey » et à Winnie l'ourson qu'à la crise de la conscription qui avait divisé le pays. Une histoire étalée sur trois pages nous décrivait les actes héroïques de trois hommes de Winnipeg qui vivaient sur la rue Pine et qui avaient remporté des médailles pour leur héroïsme. Nous apprenons que *Pine Street* est plus tard devenu *Valour Road* (rue de la Bravoure).

En 1936, lorsque le Monument de Vimy avait été dévoilé, la même revue avait adopté un ton très différent. Plutôt que de célébrer le militarisme, la revue discutait du désir généralisé pour la paix — c'est de cette façon que la plupart des gens avaient interprété les tours majestueuses et les figures tristes de Allward; le dévoilement du monument avait été célébré avec un minimum de militarisme et une forte dose de symbolisme de la paix.

Le Vimyisme du vingt-et-unième siècle, en revanche, tourne exclusivement autour de la guerre comme moment fondateur de la nation. C'est ce genre de mythification qui masque les horreurs dont des hommes comme Harold Innis ont été témoins. Se penchant sur le mythe et la guerre moderne, l'historien Eric Leed explique dans *No Man's Land : Combat & Identity in World War I* que ce

1 Pour une exploration plus détaillée de ces thèmes, consultez le remarquable *Landscapes of War and Memory: The Two World Wars in Canadian Literature and the Arts*, 1977-2007, University of Alberta Press, 2014, par l'éminente critique littéraire canadienne et professeure Sherrill Grace.

genre de représentation fonctionne comme moyen « d'éviter les contradictions ». En répétant le récit de la bataille de Vimy avec une régularité liturgique, nous [traduction] « adoucissons les contradictions, les tensions, et les conflits qui sont inhérents aux relations sociales réelles. » (119)

Les discours vimyistes de bravoure personnelle et de réussite patriotique peuvent devenir particulièrement omniprésents lorsqu'ils sont également défendus par l'État. Le Guide de la citoyenneté du Canada, avec ses illustrations en couleur de vaillants soldats à cheval et l'absence totale de l'emblématique mot « tranchée » — l'éminent documentariste canadien Donald Brittain les avait surnommés « les fossés de la mort » en 1964 dans sa rétrospective sur la guerre qu'il avait préparée pour le ministère des Anciens Combattants — nous raconte un récit aseptisé à propos de la guerre et de l'héroïsme individuel. Comme l'explique le philosophe canadien Joseph Heath, le guide a fortement été influencé par un politicien avec une vision du monde teintée de nostalgie :

> [Traduction] *« De nos jours, le militariste romantique est une espèce plutôt rare, malgré le fait qu'il était très populaire il n'y a pas si longtemps. Pensons aux passages dans le Guerre et Paix de Tolstoï où le comte Rostov exprime son fervent désir de mourir pour le tsar. Voilà le genre de romantisme auquel le carnage mécanisé de la Première Guerre Mondiale a largement mis fin. En même temps, nous pouvons encore aujourd'hui trouver ses échos, notamment parmi ceux qui sont intensément patriotiques, ou ceux qui sont profondément attachés à la vertu du « sacrifice » — une notion qui semble toujours désigner mourir plutôt que, par exemple, payer ses impôts — ou parmi ceux qui croient que la guerre aide le pays à atteindre une « clarté morale ».*

Le discours vimyiste se fait entendre encore clairement aujourd'hui, il nous murmure ce mensonge anti-moderne sur la nature du meurtre industrialisé, il nous encourage à conceptualiser la guerre moderne comme un choc entre des forces armées plutôt que comme un affrontement entre différentes économies et systèmes politiques. La dure réalité que Vimy n'a pas été très significatif dans la Grande Guerre est obscurci par un respect victorien et individualiste envers le vaillant soldat, envers cette unique bataille, envers un dirigeant militaire impressionnant. Le moment qui a été beaucoup plus décisif que la bataille de Vimy — et qui est beaucoup plus révélateur de la réalité de la guerre moderne — a été le blocus économique envers l'Allemagne. La guerre moderne est un affrontement impersonnel entre différents systèmes suivant des logiques impersonnelles. Une victoire ne dépend pas des actes de bravoure sur le champ de bataille. Un mythe-symbole complexe qui prétend le contraire est un exercice de déni intentionnel sur le monde dans lequel nous vivons, une démonstration du mépris envers les leçons que le XXe siècle nous a données : c'est une forme immature et irrationnelle d'un anti-modernisme adolescent. De plus, une autre dure leçon que le XXe siècle nous a donnée est qu'il n'y a plus de démarcations significatives entre civils et soldats.

Le piège de Vimy (*The Vimy Trap*) — c'est également le titre d'un livre que j'écris présentement en collaboration avec l'historien Ian McKay à propos des cultures politiques de commémoration contradictoires — est qu'il mythifie la Grande Guerre d'une façon qui tente de colmater les contradictions et le conflit. Il conserve dans de l'ambre les idéaux

archaïques de la domination blanche en ancrant l'identité nationale canadienne sur une guerre qui, comme Jack Granatstein a si bien expliqué en 2005, était en réalité une « bataille entre impérialismes rivaux ». Reposer les fondements de la nation canadienne sur la Grande Guerre minimise et exile le Québec de cette nation. Cela constitue un retour régressif à la théorie du grand homme de l'histoire, avec toutes ses simplifications sexistes. Cela claque la porte délibérément aux connaissances indispensables que les historiens sociaux et culturels ont développées depuis les années 1960 sur les dynamiques du pouvoir liées à la classe, au sexe et à la race. Cela remplace l'histoire avec un conte patriotique fantaisiste.

Certes, la Grande Guerre avait changé Harold Innis, tout comme elle transforma le Canada. Innis avait compris que la guerre moderne reposait sur la manipulation de l'opinion publique par l'État et sur le développement du chauvinisme. Cette réalisation lui a permis d'élaborer sa compréhension des communications. La Première Guerre mondiale avait également renforcé son sens du nationalisme canadien, mais celui-ci n'était pas un patriotisme de nature vimyiste. Il s'était souvenu de son amertume, non seulement envers l'autoritarisme militaire, mais également envers ces sentiments anglais selon lesquels il « devait venir en aide à la mère patrie. Nous ressentions que nous sommes venus lutter pour le Canada, et uniquement au nom du Canada. C'est ce sentiment qui a renforcé ma détermination à travailler dans le domaine général de l'économie canadienne ». Le nationalisme économique de Innis est revenu sous la loupe et est l'objet d'une réévaluation critique et sa thèse fondamentale n'est qu'une des nombreuses approches empruntées par les historiens canadiens — mais par rapport à une terrible guerre qu'il a connue personnellement, la perspective d'Innis a la maturité et la subtilité qui est à des années-lumière de la propagande simpliste d'aujourd'hui.